

Petite musique d'oubli.

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest Aven :

Un piano à queue de la marque Steinway a été retrouvé hier matin au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs qui ont pu oublier les événements qui se sont passés ici, il y a un demi siècle. Pour les autres, ils le contournent avec prudence, comme s'il était atteint d'un maléfice contagieux »

Louis replia le journal et le jeta dans le panier du petit bois. Ce torchon ne servirait à rien de mieux qu'à allumer le feu. La bouilloire sifflait à la cuisine, recouvrant provisoirement les hurlements de la tempête. Louis pensa au piano, aux gouttes de pluie qui devaient perler sur le vernis brillant, au vent qui ne manquerait pas de coller du sable ou des débris de végétaux sur la caisse luxueuse de l'instrument. Quel gâchis !

La colère de Louis grandissait et le bruit persistant de la bouilloire finit par le faire sortir de ses gonds : « Pourquoi Jeanne n'éteignait-elle pas cette sacrée machine ? ». A contrecœur Louis s'extirpa de son fauteuil. Il traîna ses pantoufles jusqu'à la cuisine, déserte. Jeanne n'avait vraiment aucune suite dans les idées, non seulement elle avait abandonné la bouilloire sur le feu mais le placard à épices béait, portes ouvertes, et le fusil pour aiguiser les couteaux surplombait, en déséquilibre, les oranges de la coupe à fruits. Louis remit tout en ordre, puis s'approcha de la porte fenêtre entrouverte, à la recherche de l'écervelée, sans doute au jardin. Le vent agitait si fort les branches du saule qu'on aurait cru une chevelure de femme dans une décapotable à vive allure. Louis fut parcouru d'un frisson. Était-ce ce vent qui s'immisçait dans les moindres recoins, l'idée que Jeanne perdait la tête ou l'évocation de cette femme les cheveux au vent ?

Louis resta sur cette dernière image.

Il retourna dans son fauteuil et ferma les yeux. Il y a bien longtemps qu'il n'avait pensé à Elle. Probablement l'amour le plus violent de sa vie, entier, dévastateur, sublime et affreux à la fois.... Aussi bref qu'éternel.... Il roulait vers l'hôpital pour prendre son service, sur ce trajet répétitif où il n'attendait rien. Une petite brise de printemps apportait quelques odeurs fleuries à son nez, et il se concentrait sur ces agréables prémices des beaux jours pour oublier tout le reste. La vieille dame, entrée en urgence en soins intensifs mourrait sûrement dans la journée, les deux infirmières en congé maternité ne seraient toujours pas remplacées, le dossier

administratif d'agrément à finir lui amputerait drastiquement son temps de pause à midi et bien sûr la grogne générale à l'idée de la fermeture éventuelle de l'hôpital n'arrangerait rien à l'ambiance de la journée. Oui, respirer à fond était la meilleure chose qu'il puisse faire dans l'instant.

Elle était apparue subitement au bord de la route, marchant de dos et il était tombé immédiatement amoureux. Toutes les histoires d'amour parlent d'un premier regard, de l'éclat d'une peau ou de la moue sensuelle d'une bouche, mais lui avait craqué instantanément pour une allure ! De longs cheveux légers, un blouson foncé qui dessinait la taille mince et les épaules volontaires, des jambes immenses moulées dans un jean étroit et des talons bien trop hauts pour une promenade en rase campagne, tous ces détails clichés ne pouvaient pas avoir déclenché ce raz de marée dans son cœur : il avait suffisamment de jeunes écervelées dans sa consultation pour se méfier des citadines romantiques désespérées, qui venaient dans ce pays de falaises pour trouver le site idéal pour une issue morbide. Non, c'était la démarche, si particulière, entre celle du marin qui se stabilise sur son bateau chahuté par la houle, et celle d'une personne pressée d'arriver à son but, et puis ses cheveux ...ses cheveux voletant qui lui donnaient une élégance si aérienne. C'était vraiment la seule femme qui l'avait séduit de dos ! Il l'avait doublée puis s'était arrêté, l'avait attendue et proposé de la déposer quelque part. Tout renforçait son coup de foudre. Les yeux gris magnifiques, la voix rauque et profonde, le sourire lumineux...Il venait de tomber fou amoureux.

Elle était avocate et devait se rendre à Plogoff, mais sa voiture l'avait lâchée et elle cherchait une cabine téléphonique ou un hameau pour prévenir son client. Ils s'arrêtèrent au café du port à Plouhinec. Il se souvient très bien s'être senti bête, pendant qu'elle téléphonait au comptoir, de ne pas savoir comment lui dire, de toute urgence avant qu'elle ne disparaisse, combien sa vie venait de basculer. Mais son questionnement était inutile. Quand elle revint vers leur table, au lieu de reprendre sa place face au café qu'elle avait à peine touché, elle s'approcha de lui et l'embrassa sur la bouche. Un baiser tendre, doux, mais volontaire. Un baiser déterminé et aérien, tout à fait semblable à sa démarche.

Le taxi était arrivé trop vite, bien trop vite pour Louis qui vivait là une évocation du paradis. Ils se promirent de se revoir en fin d'après midi, après avoir réglé leurs contraintes professionnelles. Il lui glissa une carte de visite et regarda à regret la voiture du taxi s'éloigner.

Louis avait rempli bien des dossiers à son bureau, beaucoup plus longtemps qu'à son habitude, interrogeant régulièrement le standard de l'hôpital au sujet de l'appel qui lui avait considérablement rappelé la relativité du temps. Tard dans la soirée, déçu, il s'était rendu à

Plogoff, avait erré dans les rues puis, en désespoir de cause, avait poursuivi jusqu'à la falaise où il avait contemplé longtemps les derniers rayons de soleil, nourrissant sa mélancolie de cet amenuisement de la lumière.

De retour chez lui, il avait fini une bouteille de cognac, et c'étaient des coups tambourinés à sa porte qui l'avaient sorti de sa gueule de bois le lendemain, vers midi. Des policiers venaient lui demander des explications au sujet de la femme morte au bas de la falaise sur laquelle on avait retrouvé, comme seul document, une de ses cartes de visite, et ces mêmes policiers s'interrogeaient sur les traces de pneus relevés sur les lieux, semblables à ceux de sa voiture. Louis avait alors commencé une vraie descente aux enfers, personnelle, affective, relationnelle et professionnelle. Les soupçons portés sur lui, relayés par la presse avide de scandale, avaient créé un vide sidéral autour de lui. Deux ans de cauchemar et de dépression s'en étaient suivis. Jeanne avait su le sortir de là, et il devait bien reconnaître qu'elle avait fait preuve de patience et de pugnacité. Des années plus tard, il avait enfin réalisé que Jeanne, infirmière dans son service, était sans doute amoureuse de lui depuis fort longtemps déjà, mais qu'il n'avait pas eu la perspicacité de s'en apercevoir avant. Cela faisait maintenant plus de quarante ans qu'ils étaient mariés, et même s'ils n'avaient pas eu d'enfants, ils formaient un couple solide qui entraînait paisiblement dans le grand âge. Cependant il avait gardé toutes ces années, avec l'incessant regret de ce chimérique amour parfait, la haine des journalistes et de la presse en général. D'ailleurs il se demanda tout à coup, pourquoi Ouest Aven se trouvait là, chez lui, ce matin, alors que Jeanne respectait d'habitude scrupuleusement son embargo sur les journaux.

Le claquement de la porte de la cuisine le fit émerger brusquement de ses pensées. Il ouvrit les yeux, Jeanne était devant lui, un de leurs grands couteaux de cuisine à la main.

- Mais que fais tu là, avec ce couteau ?

- Le couteau ? Ah ben j'allais l'aiguiser quand j'ai vu passer un chapeau emporté par le vent dans le jardin, alors je suis sortie précipitamment.

- C'était quoi ce chapeau ?

- Un homme qui te cherchait, figure toi...Il a dit qu'il avait sonné et que n'ayant pas de réponse, il tentait le tour du jardin. Et puis le vent a emporté son chapeau.

- Et que lui as-tu dit ?

- Que tu n'étais pas là !

- Mais pourquoi as-tu fait ça ?

- Parce que cette affaire qui revient, ça ne me plait pas !

- Quelle affaire ?

- Des policiers sont venus me demander ce matin si nous étions au courant pour le piano....J'avais sans doute l'air de ne rien comprendre, alors ils m'ont montré l'article sur le journal. Je l'ai laissé au salon si tu veux voir !
- Je l'ai vu, c'est bon...Mais c'est réglé cet accident. Tout le monde a compris que je n'avais rien à voir avec ce triste évènement.
- Il faut croire que non !
- Pourquoi tu dis cela ?
- Parce que le bonhomme du jardin, c'est le frère de cette femme. Il est pianiste et à l'occasion d'une tournée en France il voulait rendre hommage à sa sœur en invitant quelques personnes, famille et amis proches, pour un concert privé sur les lieux du drame.
- Et alors ?
- Et alors, quand il est arrivé pour jouer, il y avait une partition sur le pupitre.
- Tout ça me paraît bien normal !
- La partition, oui, mais il y avait griffonné en travers à l'encre rouge CHEZ LOUIS, ON SAIT !
- Des ragots tout ça...J'ai déjà donné, et je me moque que les uns ou les autres soupçonnent des choses inimaginables !
- Moi, pas !
- Allons, voyons ! Tranquillise toi, Jeanne, je ne l'ai pas tuée et je n'ai vraiment rien à me reprocher...
- Mais moi SI !